

IBÉRISATION ARCHÉOLOGIQUE, IBÉRISATION LINGUISTIQUE: LE CAS DU BAS ARAGON

Pierre Moret

INTRODUCTION

Le concept d'ibérisation se trouve, depuis une trentaine d'années, au cœur des débats qui portent sur la période de transition entre le premier et le deuxième âge du Fer (VI^e-V^e siècle av. J.-C. dans le Nord-Est de l'Espagne). Rarement défini, il désigne pêle-mêle des phénomènes qui relèvent de l'histoire des langues et de l'écriture, de l'histoire des peuples (la "paléoethnologie" de l'historiographie espagnole) et de l'histoire des techniques et des productions matérielles. Cette ambiguïté est un handicap. Quand on parle de latinisation, on sait qu'il n'est question que de faits de langue; quand on parle de romanisation, on sait qu'il s'agit d'un processus plus vaste qui concerne surtout des faits socio-culturels. Une distinction semblable fait cruellement défaut pour l'Ibérie de l'âge du Fer.

Il n'est plus besoin de démontrer — cela a été fait assez souvent par des archéologues, des historiens, des anthropologues — que le remplacement d'une langue par une autre, dans une population donnée, peut intervenir sans que se modifie sa culture matérielle. Réciproquement, une mutation profonde et relativement soudaine de la culture matérielle, des rites funéraires, des formes d'habitat, etc., n'est pas nécessairement accompagnée par des changements d'ordre linguistique. Les évolutions dans ces deux domaines sont parfois corrélées, mais elles peuvent aussi être indépendantes. Pour ne retenir qu'un seul exemple, il est bien connu qu'une part importante des habitants de l'*oppidum* d'Ensérune, en Languedoc Occidental, parlaient et écrivaient en ibère, au point de nous avoir laissé un des plus importants ensembles connus de graffites ibériques sur céramique,¹ alors même que leur vêtement, leurs parures et leur armement étaient gaulois.

¹ Untermann (1980).

Ces observations préliminaires, pour évidentes et rebattues qu'elles soient, prennent une importance particulière quand on a affaire à une culture non historique (au sens où elle ne nous a pas légué de tradition historique propre) dont l'étude se fait principalement par le biais de l'archéologie. Pour reprendre la comparaison esquissée plus haut, les historiens grecs et romains nous permettent de savoir très précisément à quel moment, et à partir de quels événements militaires et politiques, s'enclenche le double processus de latinisation et de romanisation. Rien de tel en ce qui concerne l'ibère : les documents épigraphiques en cette langue n'apparaissent qu'au début du IV^e siècle, à la fin ou dans une phase très avancée de ce qu'il est convenu d'appeler, à tort ou à raison, le processus d'ibérisation. Cette épigraphie, même augmentée des mentions d'anthroponymes ibères que contiennent les plombs grecs de Pech Maho et d'Ampurias, ne nous éclaire quasiment pas, ou en tout cas pas directement, sur le point de départ, la chronologie, le rythme et les vecteurs de l'ibérisation.

On est donc inévitablement tenté de faire un détour par les données archéologiques, pour y chercher des informations sur la protohistoire de cette langue et de ses locuteurs. Mais c'est là que les difficultés commencent : quelles données archéologiques interroger, et comment les interroger, quand on sait qu'elles relèvent d'une discipline qui diffère radicalement de la linguistique par son objet, par ses méthodes et par ses traditions épistémologiques?

Dans le Nord-Est de l'Espagne, ce problème de fond est compliqué par des enjeux spécifiques, qui font débat depuis longtemps et qui sont loin d'être résolus.² On peut les résumer en deux questions :

- La langue ibérique appartient-elle au substrat linguistique ancien du Nord-Est de la péninsule (antérieur à l'âge du Fer), ou s'agit-il au contraire d'un superstrat relativement récent ?
- L'ibère était-il parlé, au second âge du Fer (V^e-III^e siècle), dans l'ensemble de la région et dans toutes les couches de la société, ou son usage était-il sectoriel, limité à certains lieux (zones littorales, centres de pouvoir, places de commerce) et à certaines catégories de la population, concrètement des élites dominantes ou des groupes liés au monde du négoce et des échanges ?

Il n'est évidemment pas question de répondre ici à toutes les interrogations que je viens de formuler. Je me propose seulement d'appor-

² Les termes du débat en question sont présentés et discutés en détail dans plusieurs communications au présent colloque.

ter quelques éléments de réflexion, à partir d'un cas particulier : la vallée du Matarraña, dans le Bas Aragon. L'objectif est de tester le potentiel et les limites du dossier archéologique, face à un questionnement qui est à la fois d'ordre linguistique (quelle langue parlait-on?) et historique (quand et comment a-t-on commencé à la parler?). Je résumerai, en premier lieu, les données archéologiques aujourd'hui disponibles concernant l'évolution de ce territoire, en mettant l'accent sur les ruptures et sur les discontinuités culturelles qui pourraient nous mettre sur la piste d'une modification du corps social, voire d'une modification de ses composantes ethniques.

Je tâcherai ensuite de fixer le plus précisément possible le cadre chronologique et le contexte de l'usage de la langue ibérique. La première attestation d'une inscription en ibère fournira un *terminus ante quem* pour l'introduction de cette langue dans la vallée du Matarraña. A partir de là, en remontant dans le temps, il conviendra d'examiner les phases de crise de peuplement ou de discontinuité culturelle identifiées précédemment, afin de savoir si elles peuvent être mises en rapport, d'une façon ou d'une autre, avec le problème de l'ibérisation linguistique.

Je tiens à dissiper tout de suite un malentendu possible. L'archéologie n'est pas en mesure d'apporter une solution définitive au problème linguistique de l'ibérisation. Il ne s'agit donc pas de donner une réponse unique, de privilégier une hypothèse parmi d'autres, mais au contraire d'ouvrir au maximum l'éventail des possibles.

LE DOSSIER ARCHÉOLOGIQUE DE LA VALLÉE DU MATARRAÑA (TERUEL)

La vallée du Matarraña peut être considérée, pour le problème qui nous occupe, comme un observatoire privilégié. En premier lieu, parce qu'elle a fourni un ensemble d'inscriptions ibériques qui, bien que très modeste quantitativement, est le plus diversifié et chronologiquement le plus étendu de l'intérieur de la vallée de l'Ebre. Ce dossier local permet ainsi de cerner de la façon la plus précise possible la question de l'usage de l'écrit et de sa diffusion dans une région non urbanisée, éloignée de la côte et des grands axes d'échanges commerciaux.

Le second avantage qu'offre cette zone d'étude, c'est qu'elle a été explorée à un degré rarement atteint dans le reste du bassin de l'Ebre. Au début du XX^e siècle, les travaux pionniers de Pere Bosch Gimpera ont donné à la vallée du Matarraña une place de premier plan dans l'histoire des recherches sur l'âge du Fer ibérique. Pas moins de onze villages et plusieurs dizaines de tombes à ciste furent fouillés sous sa direc-

tion autour de Calaceite, Cretas et Mazaleón.³ Mais sous les apparences d'une exploration quasi exhaustive, les lacunes restaient nombreuses. L'objectif du projet mené dans la même zone par la Casa de Velázquez et le Taller de Arqueología de Alcañiz, de 1995 à 2001,⁴ fut de réinterpréter et de compléter les données anciennes, grâce à un programme combinant prospections systématiques, étude de matériels et sondages stratigraphiques sur un petit nombre de gisements représentatifs situés dans la commune de Valdel tormo, sur la rive gauche du Matarraña, au sud-ouest de Calaceite (fig. 1). Les fouilles ont concerné trois sites: Torre Cremada, Tossal Montañés et El Cerrao.⁵ L'évolution et les caractéristiques de l'occupation humaine de la vallée ont ainsi pu être retracées sur toute la durée de l'âge du Fer. Quatre étapes ont été différenciées.

1) 650/625-575/550: un peuplement tardif

Malgré la prudence et les réticences que doivent légitimement inspirer les arguments *ex nihilo*, tout porte à croire que le peuplement de cette partie de la vallée est un phénomène tardif, et que c'est seulement au VII^e siècle qu'il devient suffisamment dense et stable pour être archéologiquement perceptible. Les vestiges du Bronze Moyen sont quasiment absents dans toute la vallée du Matarraña.⁶ Ceux du Bronze Final et du début de l'âge du Fer, nombreux et bien étudiés dans le secteur de Caspe et dans les vallées de l'Algars et du Matarraña jusqu'à Tossal del Moro (Batea), Roquizal del Rullo (Fabara) ou Escodines Baixes (Mazaleón), disparaissent complètement quand on remonte plus haut, au sud de Mazaleón. Nos prospections dans le secteur de Valdel tormo, Cretas et Calaceite, l'étude du matériel d'autre prospections, ainsi que le réexamen de ce qui s'est conservé du matériel des fouilles de Bosch Gimpera, ne laisse guère de place au doute. Malgré tous ces travaux de terrain, on ne connaît dans la moyenne vallée du Matarraña, au-dessus de 400 m d'altitude, aucun site ayant fourni un matériel caractéristique des IX^e et VIII^e siècles (céramique à décor cannelé, tasses carénées munies d'une anse à poucier, etc.). Dans la mesure où ces formes de céramique disparaissent au plus tard au VII^e siècle, deux interprétations sont possibles. On pourrait d'abord penser que les

³ Bosch Gimpera (1929); Sanmartí (1978), avec bibliographie.

⁴ Avec le soutien de la Dirección General de Cultura y Patrimonio de la Diputación General de Aragón, du Ministère des Affaires Etrangères et de l'UMR 5608 du CNRS (Toulouse).

⁵ Moret et Benavente (2000), Benavente et Moret (2002), Moret (2001, 2002 a, 2002 b), Moret, Benavente et Gorgues (sous presse).

⁶ Gusi (1994-1996), pp. 53-54.

habitants de la partie haute de la vallée utilisaient une céramique atypique, non influencée par les modes de l'aval. Cela me paraît improbable, car il faudrait supposer en outre que ce faciès local du Bronze Final ne serait pas morphologiquement différenciable de celui de la fin du VII^e et du début du VI^e siècle. Deuxième lecture, qui me paraît actuellement la seule défendable: la vallée du Matarraña en amont de Mazaleón et celle de l'Algars en amont de Caseres étaient encore vides, ou presque vides, pendant la période de production et de diffusion de la céramique cannelée.⁷ La «colonisation» du Matarraña moyen se situerait donc vers le milieu ou après le milieu du VII^e siècle. A titre d'hypothèse, on peut y voir la dernière étape d'une occupation progressive de la vallée par des communautés d'agriculteurs sédentaires, dont la progression s'étendit sur plusieurs siècles à partir de la rive droite de l'Ebre (secteur Caspe-Mequinenza).

La première phase d'occupation bien documentée, entre 650/625 et 575/550, coïncide avec la diffusion d'articles phéniciens (surtout des amphores T-10.1) provenant de l'embouchure de l'Ebre. On assiste alors à une floraison de sites d'habitat qui s'alignent en bordure de coteau. Ce schéma d'implantation linéaire, avec de très faibles distances entre les sites (moins d'un kilomètre en moyenne), va perdurer jusqu'au IV^e siècle. Il souligne l'importance de la vallée, tant pour les déplacements et les échanges que pour la mise en valeur agricole des alluvions de la basse terrasse. Les formes de cet habitat sont encore mal connues. Les murs étaient en pierre et se joignaient à angle droit; la superficie des établissements paraît très réduite, quelques centaines de mètres carrés tout au plus.

2) 550-500/475 : l'épisode aristocratique des «maisons-tours»

Cette phase relativement courte se caractérise par des innovations spectaculaires dans le domaine architectural comme dans le domaine funéraire. A Tossal Montañés, une puissante maison-tour de 8,4 m de diamètre, complètement isolée, est construite au sommet d'une colline.⁸ La pièce du rez-de-chaussée contenait une banquette, un four culinaire —retrouvé presque entier— qui avait servi à cuire des galettes d'orge et de farine de gland, une meule, des jarres ayant contenu de la bière d'orge, un métier à tisser vertical à montant en pierre et des moules bivalves

⁷ Cette situation est proche de celle observée dans le Maestrazgo Castellonense, où l'on a pu parler d'un «vacío ocupacional» pour le VIII^e et le début du VII^e siècle, dans des zones bien prospectées (Oliver 1994-1996, p. 223).

⁸ Moret (2001, 2002 a).

de bronzier. Cette maison forte isolée marque une rupture radicale avec les traditions locales de l'habitat groupé; il est également notable qu'elle concentre dans une seule unité domestique plusieurs activités de transformation (travail du bronze, tissage, panification) qui, au I^{er} âge du Fer, sont habituellement répartis dans plusieurs maisons différentes à l'intérieur d'un village. Des résidences isolées comparables à celle de Tossal Montañés sont maintenant connues dans une large partie de la Terra Alta et du Bas Aragon, notamment à El Calvari (Vilalba dels Arcs), La Gessera (Caseres) ou La Guardia (Alcorisa).

Dans le domaine funéraire, l'existence d'au moins une tombe riche, probablement détruite dès l'antiquité, est attestée à 500 m de Tossal Montañés, sur le site de Torre Cremada, par la trouvaille hors contexte d'un pendentif zoomorphe en bronze et d'un cratère de la Grèce de l'Est.⁹ A quelques kilomètres en direction de Calaceite, le site de Les Ferreres a livré en 1903 un plastron de cuirasse en bronze décoré, deux épées en fer et un support de chaudron zoomorphe en bronze.¹⁰ L'apparition d'un mobilier riche dans quelques tombes hors du commun va ainsi de pair avec l'apparition d'une architecture domestique inhabituelle, qui use des valeurs symboliques de la tour pour exprimer la puissance d'une famille dominante, isolée à l'écart du reste de la population rurale. Les deux phénomènes sont évidemment liés, et peuvent être interprétés comme deux facettes complémentaires de l'affirmation d'une aristocratie. Ce qui est remarquable dans le Matarranya, c'est que cette éphémère aristocratie de l'Ibérique Ancien s'est développée dans une société purement rurale, fondée sur un réseau de minuscules communautés paysannes qui ne connaissait ni la ville, ni même le gros village.

La répartition des autres habitats est encore très mal connue. En effet, s'agissant d'une phase brève, et en l'absence d'importations méditerranéennes (à l'exception du cratère ionien de Torre Cremada), les productions céramiques non tournées de cette époque ne se différencient pas suffisamment de celles de la fin du VII^e siècle. Il est probable que des villages datant de la phase précédente continuent à être habités, mais nous n'en avons aucune preuve. En tout cas, il se confirme que l'Ibérique ancien est une période de profondes mutations sociales; dans le secteur de Valdel tormo, sa fin semble brutale, puisque la maison-tour de Tossal Montañés, détruite par un incendie vers la fin du VI^e siècle, ne se relèvera pas de ses ruines. Tout se passe comme si l'épisode aristocratique de l'Ibérique ancien n'avait constitué qu'une parenthèse dans

⁹ Moret et Benavente (2000).

¹⁰ Lucas Pellicer (1982).

une évolution qui, sur le long terme, tend à la consolidation d'une société rurale organisée sur la base d'un réseau de villages.

3) 475/450-300: la consolidation du modèle villageois

Cette période correspond à l'Ibérique Moyen, dont le point de départ répond à deux critères. L'un est technologique: c'est l'apparition des premières productions locales de céramique ibérique «classique» ou «typique», caractérisée par une pâte dure, cuite à haute température avec un dégraissant très fin, et présentant des formes standardisées, semblables dans une vaste aire géographique. L'autre critère est social: c'est la disparition des tombes riches et des maisons fortes isolées, considérées comme les manifestations ostentatoires du statut privilégié d'une minorité de familles. Bien que la concomitance chronologique de ces deux phénomènes ne soit pas absolument prouvée, on peut admettre, à la suite de la plupart des auteurs, qu'ils interviennent entre 500 et 450.

La deuxième moitié du V^e et le IV^e siècle forment une période de forte expansion démographique qui voit la mise en place d'un réseau de villages et de fermes isolées plus dense et plus stable qu'auparavant. Le village d'El Cerrao, construit sur un nouveau plan au V^e siècle, représente l'échelon supérieur des agglomérations de la vallée¹¹. Il est cependant de dimensions très modeste, avec une superficie de 3000 m² qui est comparable à celle de San Antonio de Calaceite. Des villages plus petits, situés à intervalles réguliers, se multiplient ou renaissent sur les deux rives du Matarraña (Mas d'en Rius, Vall d'en Jorba, La Miraveta...). Troisième échelon dans la hiérarchie des établissements, on voit apparaître à cette époque des fermes isolées, dont trois sont situées à la périphérie d'El Cerrao, dans un rayon de 50 à 300 m autour du village.

En ce qui concerne les rites funéraires, dans presque tout le Bas Aragon, on ne connaît pas de tombes datées de l'Ibérique Moyen. Cette absence, qui se prolonge jusqu'à la fin du millénaire, pose le problème de l'interprétation des données archéologiques négatives.¹² Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'un changement de rituel intervient dans le courant du V^e siècle, au terme duquel les Ibères du Matarraña cessent de déposer les restes de leurs morts dans des structures bâties en pierre.

4) 300-200: Différenciation sociale et apparition de l'écriture

Les recherches menées sur les sites ibériques du secteur de Valdehormo n'ont pas permis d'identifier de façon certaine des phases

¹¹ Moret (2002 b), pp. 116-119.

¹² Burillo (1992).

d'occupation correspondant à cette période qui est marquée par la seconde guerre punique et qui se termine avec la conquête romaine. Pour en trouver la trace, il faut se déplacer de quelques kilomètres vers l'est, jusqu'à la colline de San Antonio de Calaceite. Je résumerai ici l'analyse réalisée à partir de la révision du matériel des fouilles de Cabré et de Bosch.¹³ Fondé au V^e siècle, le village de San Antonio comporte au départ une trentaine de maisons de part et d'autre d'une rue centrale sur le haut de la colline (superficie: environ 2000 m²). A un moment indéterminé du III^e siècle, la construction d'un nouveau quartier composé de 8 ou 9 maisons à deux étages, sur une terrasse située en contrebas, augmente sa superficie d'un tiers (elle passe à 2900 m²). C'est aussi à ce moment qu'est construite la tour curviligne monumentale qui défend l'entrée de ce nouveau quartier. Ces modifications architecturales sont l'indice d'un changement de statut de l'agglomération, qui devient sans doute la résidence d'un groupe privilégié et un centre de pouvoir à l'échelon local (dans un rayon de quelques kilomètres entre le Matarraña et l'Algars).

L'incendie d'une partie du village et son abandon se situent vraisemblablement entre 210/200 et 175 av. J.-C., d'après la datation des campaniennes A les plus récentes : quatre coupes de la forme Morel 68 et une autre de la forme 27 Ba. La confirmation d'une date d'abandon autour de 200, ou peu après, est importante parce qu'elle donne le *terminus ante quem* de l'apparition d'une série de phénomènes qui vont connaître un développement important au II^e et au I^{er} siècle. Ce sont :

- La diversification des formes et des décors de la céramique ibérique régionale, marquée d'une part par des imitations plus ou moins libres de certaines formes de la céramique à vernis noir, et d'autre part par l'apparition de décors peints zoomorphes et anthropomorphes.
- L'apparition de l'écriture. Le graffito ibérique *Jukunban* fut trouvé par Cabré sur un fragment d'enduit mural adhérent à une brique de la couche de destruction de la pièce 4 du quartier bas.¹⁴ Cette inscription murale à caractère privé est unique dans le monde ibérique, et son contexte archéologique prouve qu'elle fut gravée avant l'incendie du village, à une date qui se situe entre la fin du III^e et le tout début du II^e siècle.

¹³ Moret (2002 b), pp. 121-126.

¹⁴ Cabré (1984), p. 22; Untermann (1990), E.11.1. Je ne tiens pas compte du signe en forme de croix de saint André qui a été gravé sur un bol attique du IV^e siècle trouvé à San Antonio (Sanmartí 1975, p. 104, n^o 9). Bien qu'on puisse théoriquement le lire comme un *ta* ibérique, il s'agit plus probablement d'un signe d'appartenance sans valeur de graphème.

- Probablement, l'apparition des stèles décorées du Bas Aragon. Un fragment d'une de ces stèles, orné de lances, fut trouvé en 1916 par Bosch Gimpera sur le versant est, en contrebas du village, parmi des débris de céramiques et d'adobes entraînés par l'érosion.¹⁵ Les circonstances de cette découverte ont rarement été prises en compte; de fait, on attribue habituellement à ces stèles une chronologie nettement plus tardive, entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Il n'y a pourtant aucun argument convaincant pour exclure leur apparition dès le III^e siècle. En effet, une bonne partie des thèmes iconographiques qui composent le décor des stèles existe déjà dans les peintures sur vase de San Antonio de Calaceite. C'est le cas, en particulier, des chevaux dont la représentation stylisée, sur la stèle de El Acampador de Caspe et sur deux stèles du Camino de Santa Ana¹⁶ (ces dernières trouvées à quelques centaines de mètres seulement de San Antonio), a d'étroites analogies avec plusieurs fragments céramiques de San Antonio.¹⁷

5) 200-50: une population concentrée dans un territoire recomposé

On assiste après la conquête romaine à l'abandon de la plupart des sites occupés à l'Ibérique moyen et à une recomposition radicale du schéma d'occupation du territoire. La population semble se concentrer dans quelques agglomérations de grande taille, séparées les unes des autres par 6 à 8 km: Torre Cremada à Valdeltormo,¹⁸ Camino de Santa Ana à Calaceite, Gallipons à La Fresneda, Mas de Madalenes à Cretas, Torre Gachero à Valderrobles. L'échelon inférieur du micro-village ou de la ferme isolée semble avoir disparu. Torre Cremada et Gallipons représentent un concept architectural totalement nouveau dans la région: un habitat de versant de près d'un hectare, défendu par une fortification — sorte de citadelle ou de château — bâtie à son sommet. Tous ces habitats sont beaucoup plus grands que les villages des époques antérieures. Ces derniers avatars de l'urbanisme ibérique ne résisteront d'ailleurs pas longtemps au processus de romanisation en profondeur qui s'engage dans la vallée de l'Ebre au milieu du I^{er} siècle av. J.-C.; il sont abandonnés vers la fin l'époque augustéenne, et cette partie de la vallée se vide alors presque complètement de ses habitants.

¹⁵ Bosch Gimpera (1923), p. 663.

¹⁶ Beltrán Lloris (1996), fig. 170, 171 et 175.

¹⁷ Pallarés (1965), pp. 85-86.

¹⁸ Benavente et Moret (2002).

La plus grande partie des stèles décorées du Bas Aragon, si caractéristiques de la région qu'on a pu en faire un marqueur ethnique,¹⁹ semblent dater de cette phase tardive. C'est en tout cas ce qu'indique leur présence sur des sites dont l'urbanisation commence à l'époque républicaine, comme l'*oppidum* de El Palao à Alcañiz.²⁰ Dans un cas au moins elles ont pu servir de supports épigraphiques: sur la stèle de Mas de Madalenes (Cretas), l'inscription *kalun.seltar* se réfère très probablement à un usage funéraire.²¹ L'écriture se répand également dans le domaine domestique, comme l'attestent les graffiti sur céramique campanienne et ibérique de Torre Cremada,²² qui viennent s'ajouter aux exemples déjà connus d'Alcañiz et de Caspe.

DISCUSSION

Telle que je viens de la retracer brièvement, l'évolution du peuplement de la vallée du Matarraña donne matière à deux observations importantes. Tout d'abord, cette séquence archéologique n'est ni régulière, ni linéaire. Elle est marquée par des accélérations, des ruptures, des coups d'arrêt. Ainsi, le phénomène de différenciation et de hiérarchisation sociale qui s'amorce au VI^e siècle, pour périlcliter aussitôt, reprend au III^e siècle sous une forme profondément différente: au VI^e siècle la montée en puissance (ou l'irruption) des groupes dominants se matérialise dans des résidences privilégiées isolées à l'écart de l'habitat villageois, alors qu'au III^e siècle elle se traduit par l'émergence d'un quartier spécialisé, différencié par son architecture, à l'intérieur du village.

En second lieu, l'usage de l'écriture est attesté de façon certaine au moment même de la conquête romaine, grâce au graffito mural de Calaceite. Il est très important de noter que cette inscription n'est pas portée par un objet meuble qui aurait pu être gravé ailleurs qu'à Calaceite, avant d'y être apporté. Les lettres *Jukunban* furent tracées sans soin particulier par un habitant du village de San Antonio, sur un mur à l'intérieur de sa maison. On est là en présence d'une pratique de l'écriture qui n'est ni ostentatoire, ni exceptionnelle, et qui s'inscrit dans un cadre domestique. Tout cela incite à penser qu'au moment où ce graffito fut tracé, l'usage de l'écriture ibérique était déjà bien établi à Calaceite, qu'il était «entré dans les mœurs» depuis un certain temps.

¹⁹ Burillo (2001-2002).

²⁰ Benavente, Marco et Moret (2003).

²¹ Untermann (1990), E.10.1; F. Beltrán dans Beltrán, Martín-Bueno et Pina (2000), p. 48; Benavente, Marco et Moret (2003), pp. 235-236.

²² Gorgues, Moret et Ruiz-Darasse (2003).

Cette impression est confortée par la large diffusion que connaîtra l'écriture aux générations suivantes, pendant l'époque républicaine. En effet, quelques dizaines d'années après la conquête, l'écriture s'est imposée dans les activités domestiques les plus humbles (marquage de la vaisselle d'usage quotidien) comme dans des manifestations ostentatoires liées au rituel funéraire (stèle de Mas de Madalenes). L'ensemble du corps social semble donc concerné, dans une gamme d'activités qui va du public au privé, et sur des supports très variés (pierre, poterie, enduit mural).

D'autre part, pour revenir à l'inscription de San Antonio, il me paraît impossible de l'attribuer à un individu de passage ou à un résident temporaire, appartenant à une communauté culturelle ou ethnique différente de la population indigène. Ce type d'explication, qui peut être défendu à propos de ports de mer qui étaient des places de commerce habitées ou fréquentées par plusieurs communautés différentes, ne peut s'appliquer à un site comme San Antonio. Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait d'un village de taille très réduite, vivant de l'agriculture; bien qu'il fût la résidence d'une famille ou d'un groupe dominant à l'échelon local, ce n'était ni un centre urbain, ni une place de commerce. En conséquence, il me paraît raisonnable de conclure que l'ibère était, vers la fin du III^e siècle, la langue vernaculaire des habitants de la moyenne vallée du Matarraña.

Il convient maintenant, ce point étant posé, de remonter dans le temps à partir de la fin du III^e siècle pour rechercher, comme je me l'étais proposé en introduction, les moments de transformation, de hiatus ou de crise. Il m'a semblé possible d'en identifier quatre (fig. 2). Je les examinerai l'un après l'autre (du plus récent au plus ancien), en posant comme hypothèse de départ que chacun d'entre eux a pu être l'occasion de l'introduction de la langue ibérique dans le Bas Aragon. Pour chaque cas, je donnerai les arguments qui militent pour ou contre une telle hypothèse.

Hypothèse 1: la langue ibérique est introduite au III^e siècle par une aristocratie guerrière allochtone (ausétane?), en même temps que les stèles à frises de lances et les tours du type San Antonio.

- *Arguments pour:* Plusieurs travaux récents mettent en rapport le peuple qui occupait le Bas Aragon au moment de la conquête romaine avec les Ausétans de la Catalogne intérieure. Leur nom pourrait être le même, *Ausetani* dans les sources romaines.²³ De plus,

²³ Jacob (1987-1988), Burillo (2001-2002).

Fernando Quesada a attiré l'attention sur les analogies iconographiques –frises de lances, thèmes guerriers– qui existent entre les stèles du Bas Aragon et plusieurs stèles trouvées en Catalogne (à Tona, Rubí et Palafrugell).²⁴ On pourrait en déduire que la construction du nouveau quartier de San Antonio de Calaceite, avec sa fortification puissante, serait la conséquence de l'installation dans le Bas Aragon d'un groupe venant d'Ausétanie, ibérophone, qui se serait imposé par les armes et qui aurait fait étalage de ses valeurs guerrières dans les stèles qui commencent à apparaître à partir de ce moment.

- *Arguments contre*: Francisco Marco Simón a noté que la répartition en Catalogne des stèles à frises de lances, encore élargie récemment par suite de la découverte d'une stèle comparable à *Baetulo* (Badalona), ne permet pas d'établir un lien exclusif entre les deux Ausétanies.²⁵ On a plutôt l'impression d'avoir affaire à une aire iconographique qui couvre la plus grande partie du Nord-Est, de Gérone au Bas Aragon. De plus, les stèles catalanes ne sont pas plus anciennes que celles du Bas Aragon. Il convient d'ajouter que l'homonymie des deux Ausétanies est peut-être le résultat d'une confusion ou d'une assimilation abusive des annalistes latins. De même que l'ethnique *Ausetani* désigne les habitants d'*Ausa* (Vic), il est possible que le nom du peuple de l'Ebre soit étymologiquement lié à celui de sa capitale, *Osicerda*, abrégé *Osi* sur certaines monnaies, ce qui nous amènerait à le restituer sous la forme **Ositani*.²⁶ D'autre part, la forme curviligne très originale de la tour de San Antonio n'a rien à voir avec ce que l'on connaît de l'architecture défensive du nord de l'Ebre, alors qu'elle peut s'expliquer par l'évolution *in situ* de la tour ronde de l'Ibérique ancien, qui est typique du Bas Aragon depuis plusieurs siècles. De même, l'apparition d'un quartier différencié, interprété comme la résidence d'un groupe dominant, peut fort bien être le résultat d'une dynamique sociale interne, dans la mesure où des ébauches de hiérarchisation de l'habitat sont perceptibles dès l'Ibérique Moyen (qu'on pense à la place tenue par le gros village d'El Cerrao dans le secteur de Valdeltormo). Enfin, la large diffusion de l'écriture ibérique dans la population de la vallée, telle qu'elle est attestée dans la seconde moitié du II^e siècle, paraît peu compatible avec une introduction aussi tardive de la langue ibère.

²⁴ Quesada (1999-2000).

²⁵ F. Marco dans Benavente, Marco et Moret (2003), p. 236.

²⁶ Cette proposition, *Osi* (= *use* ibérique) > **Ositani* > *Ausetani*, est argumentée dans Benavente, Marco et Moret (2003), p. 243.

On le voit, les arguments en faveur de cette première hypothèse sont basés sur des conjectures encore très fragiles, face auxquelles les indices de continuité (dans la répartition des sites d'habitat, dans la production céramique locale, dans l'architecture défensive) paraissent plus fermes et plus convaincants.

Hypothèse 2: L'introduction de la langue ibérique, au début du Ve siècle, est une conséquence de la «crise de l'Ibérique Ancien»

- *Arguments pour*: Cette hypothèse reprend du point de vue linguistique une idée en vogue dans les années 1970 et 1980, selon laquelle les changements qui se produisent dans la Terra Alta et le Bas Aragon entre 525/500 et 450, en particulier dans les domaines de la poterie (diffusion de la céramique tournée dite ibérique), de l'architecture (apparition de nouvelles formes de tours) et des pratiques funéraires (disparition des tombes de tradition "Champs d'Urnes"), s'expliqueraient par "la llegada de nuevos pobladores venidos de la zona costera".²⁷ Ces bouleversements seraient confirmés par l'abandon de nombreux villages, détruits par des incendies.²⁸ Même si les auteurs qui ont défendu l'existence de ces mouvements de population vers l'intérieur de la vallée de l'Ebre ne se réfèrent guère à la question linguistique, il va de soi que ces populations sont tenues pour ibérophones, et que c'est à elles que serait due l'ibérisation linguistique du Bas Aragon.
- *Arguments contre*: Les recherches récentes ont largement battu en brèche la notion de «crise de l'Ibérique Ancien». Résumons rapidement les principaux éléments du dossier.²⁹

S'il y avait eu un apport de populations venues du littoral ou de la région valencienne, on s'attendrait à ce que ces Ibères aient introduit dans le Bas Aragon leurs coutumes funéraires, qui se caractérisent par le dépôt dans une fosse d'une urne cinéraire accompagnée d'un mobilier plus ou moins abondant. Or, c'est le contraire qui se produit. Les tombes organisées et munies d'un mobilier céramique deviennent introuvables dans le Bas Aragon au moment même où l'on a supposé que des Ibères remplaçaient les populations indigènes. La contradiction est flagrante.

²⁷ Arteaga, Padró et Sanmartí (1990), p. 156 ; voir aussi Sanmartí-Grego et Padró (1978).

²⁸ Burillo (1989-1990); Tramullas et Alfranca (1995), p. 278.

²⁹ Pour un exposé détaillé, voir Moret (2002 b), pp. 119-121.

L'évolution du mobilier céramique entre le VI^e et le V^e siècle montre moins de ruptures que de continuités.³⁰ Le petit nombre de formes de céramique tournée qui ont été empruntées au répertoire ibérique semblent l'avoir été en fonction d'un souci de continuité fonctionnelle; dans la plupart des cas, elles remplacent pour les mêmes usages des formes analogues de la céramique non tournée. Les usages culinaires et les modes de consommation sont donc vraisemblablement restés les mêmes. De plus, le faciès de la vaisselle tournée du Bas Aragon est bien différent de celui de la côte valencienne ou du Bas Ebre. Une forme comme la grande jarre à bord rentrant et lèvre plate (type "Ilduratin") n'existe pas dans ces régions du littoral, où elle est remplacée par l'amphore ibérique. Enfin, et c'est très important, la part de la céramique non tournée reste très importante –parfois majoritaire– dans le Bas Aragon pendant tout l'Ibérique Moyen, alors que dans le Bas Ebre et dans la région valencienne au sud du Mijares, elle disparaît presque complètement dès le début du V^e siècle.

Il n'y a pas non plus de rupture réelle dans le domaine de l'architecture. Au V^e siècle, la conception de l'habitat groupé reste fidèle à la tradition du village clos, bien en place depuis plusieurs siècles dans la vallée de l'Ebre. Dans le domaine des fortifications, les formes d'un type nouveau qu'on a attribuées à une influence des Ibères de la côte³¹ sont en fait des innovations purement locales ou appartiennent à d'autres périodes.

Quant aux destructions et aux abandons de villages, censés se produire massivement entre 500 et 450, les données archéologiques sont moins faciles à interpréter qu'il n'y paraît au premier abord. Les abandons définitifs à la fin de l'Ibérique ancien sont, en fait, l'exception; dans la moyenne vallée du Matarraña, la majorité des villages fouillés ont été occupés au premier âge du Fer puis au V^e/IV^e siècle, sans trace de destruction violente entre ces deux phases. On peut aussi noter, pour relativiser l'importance des abandons de villages, qu'on enregistre un plus grand nombre d'abandons définitifs au milieu de l'Ibérique Moyen, vers la fin du IV^e siècle ou le début du III^e siècle, qu'entre l'Ibérique Ancien et l'Ibérique Moyen. Ces abandons font partie du *turnover* normal des agglomérations paysannes de l'âge du Fer.

Enfin, la vallée du Matarraña ne peut plus être considérée comme une zone de contact ethnique où l'on verrait progresser lentement vers l'ouest, du VI^e au IV^e siècle, la frontière fortifiée du peuple Ilercavon,

³⁰ A. Gorgues dans Moret, Benavente et Gorgues (sous presse).

³¹ Arteaga, Padró et Sanmartí (1990), pp. 155-156.

d'origine ibérique, face aux Sédétans de l'Ebre Moyen.³² En réalité, cette vision est tributaire de la concentration des recherches archéologiques du début du XX^e siècle dans l'interfluve Matarraña-Algars, ce qui donna l'impression trompeuse d'une rupture de peuplement à l'ouest du Matarraña. Nos prospections ont montré que la densité de peuplement était la même à l'ouest de la vallée, sans déphasage chronologique et sans différence de faciès culturel.³³

Résumons nous. Dans tous les domaines envisagés –pratiques funéraires, usages de la céramique, architecture, fortifications, organisation du territoire– on se voit amené, au bout du compte, à nuancer et à limiter la portée réelle du concept d'ibérisation, en ce qui concerne le début du V^e siècle. Les seuls changements incontestables concernent la sphère technologique (poterie, métallurgie). Dans l'ensemble, les indices de continuité l'emportent largement sur les signes de rupture.

Hypothèse 3: la langue ibérique est introduite au VI^e siècle par l'aristocratie guerrière des maisons-tours

- *Arguments pour*: L'architecture des maisons-tours isolées à plan circulaire du type Tossal Montañés est une innovation absolue dans le panorama de la vallée de l'Ebre au premier âge du Fer. Elle pourrait donc être le signe d'un apport de population étrangère à la région. Le seul parallèle morphologique connu de ces bâtiments ronds, en dehors du Bas Aragon et de la Terra Alta, est constitué par les tours circulaires du Puig de Sant Andreu d'Ullastret, qui ont presque les mêmes dimensions et qui datent de la fin du VI^e siècle. Le mobilier des tombes riches de cette époque indique par ailleurs des relations d'échanges à longue distance (cratère phocéén ayant probablement transité par un port de la côte méditerranéenne, parures en bronze d'un type courant dans le Bas Ebre, support de chaudron zoomorphe dont le parallèle le plus proche a été trouvé en Languedoc, à Couffoulens).
- *Arguments contre*: Comme dans l'hypothèse 1, des manifestations architecturales et funéraires ostentatoires liées à l'émergence d'une élite guerrière peuvent être le résultat d'une évolution interne de la société indigène du Bas Aragon: il n'est pas nécessaire de supposer un apport de population. Par ailleurs, même si l'on admet l'origine étrangère de cette aristocratie des maisons-

³² Sanmartí-Grego (1984).

³³ Moret et Benavente (2000), Moret (2002 b), pp. 129-132.

tours, la courte période (moins d'un siècle) pendant laquelle elle domine la vallée ne semble pas suffisante pour qu'elle ait pu imposer sa langue à l'ensemble du corps social, avant sa disparition brutale. De fait, on a plutôt l'impression que ces manifestations aristocratiques sont un épiphénomène, tandis que le cadre de vie villageois de la grande majorité de la population se maintient inchangé jusqu'au V^e siècle. Même dans la tour de Tossal Montañés, la céramique de cuisine et de stockage, les moules de bronzier, les meules, bref tous les instruments de la vie quotidienne qui ont été mis au jour sont de tradition locale: ils ne diffèrent pratiquement pas de ceux qu'on trouve dans les villages indigènes du siècle précédent. Enfin, une origine étrangère pour ces familles privilégiées paraît incompatible avec le maintien des coutumes funéraires locales, notamment l'usage des tombes à ciste excentrée qui sont l'aboutissement d'une tradition funéraire régionale remontant au Bronze Final II (le seul changement appréciable à cette époque réside dans la plus grande richesse de certains mobiliers funéraires).

Tout bien considéré, il est impossible de former un jugement clair sur cette hypothèse, à un moment où la récente découverte des maisons-tours du Bas Aragon oblige à un réexamen complet de ce qu'on pourrait appeler l'épisode aristocratique du VI^e siècle. Bien des questions restent ouvertes, dont celle de la chronologie. Les études de matériel actuellement en cours suggèrent, par exemple, que la tour ronde de La Guardia (Alcorisa) date du V^e siècle, alors que la tour bi-absidiale d'El Calvari (Vilalba dels Arcs) est de toute évidence plus ancienne que celle de Tossal Montañés. Ces éléments encore isolés pourraient faire penser que les exemplaires les plus proches de la côte sont aussi les plus anciens, ce qui ajouterait au débat un paramètre de plus. Mais on est encore très loin de pouvoir présenter une interprétation globale du phénomène des maisons-tours.

Hypothèse 4: l'ibère était déjà la langue de la population qui colonise la moyenne vallée du Matarraña au VII^e siècle

- *Arguments pour*: L'évolution sur le long terme de la société de l'âge du Fer dans la vallée du Matarraña montre un double visage. D'un côté, dans les catégories dominantes, la séquence est en dents de scie, jalonnée de ruptures, soit que ces élites paraissent absentes, soit, à d'autres moments, qu'elles cherchent dans l'architecture diverses façons d'exprimer leur puissance ou leurs privilèges. De l'autre, on constate une remarquable continuité de tout ce qui a trait à la maison paysanne, aux équipements domestiques, à

l'alimentation, aux pratiques agricoles, ce qui n'exclut pas d'ailleurs des évolutions graduelles. Cette continuité milite en faveur d'une stabilité ethnique, au moins pour la grande masse de la population, du VII^e au III^e siècle.

Les implications de cette dernière hypothèse ne sont pas anodines: si l'on admet, en effet, que les habitants de la vallée ont parlé la même langue depuis le moment où ils entrent dans le champ de vision des archéologues, au VII^e siècle, jusqu'à leur soumission aux Romains, il faut en conclure que les groupes humains qui ont progressivement remonté les affluents de la rive droite de l'Ebre, à partir du X^e ou du IX^e siècle, étaient déjà ibérophones.

— *Arguments contre* : On considère traditionnellement que les populations de la transition Bronze-Fer, dans la basse et moyenne vallée de l'Ebre, sont héritières à un degré ou à un autre de la «culture des Champs d'Urnes», qui se caractérise notamment, dans le domaine funéraire, par la pratique de la crémation des corps et par l'usage de vases cinéraires déposés dans le sol ou dans des tombes tumulaires, et dans le domaine de la culture matérielle, par l'omniprésence des céramiques à décors cannelés. Malgré les nombreuses difficultés que pose la définition de ce qui est plus un artefact historiographique qu'une véritable culture, un certain nombre d'auteurs continuent de prêter au phénomène des «Champs d'Urnes» un contenu ethnique et donc linguistique. Plus précisément, on suppose que les communautés protohistoriques installées en Catalogne puis dans la vallée de l'Ebre entre le XII^e et le VIII^e siècle, et classées dans tel ou tel sous-groupe des «Champs d'Urnes», seraient des Indo-Européens³⁴, introducteurs en Espagne d'une langue qui fut l'ancêtre des langues celtiques péninsulaires. Ce fait serait en contradiction flagrante avec l'hypothèse présentée.

Cette objection ne me paraît pourtant pas concluante. Je crois, pour des raisons qu'il n'est pas possible de détailler ici, qu'il est méthodologiquement impossible de donner un contenu ethnique précis à la construction archéologique hétérogène et largement factice que constituent les «Champs d'Urnes». Des effets de mode et d'imitation peuvent plus facilement expliquer la large diffusion d'une forme de poterie que des déplacements de groupes de migrants venus d'on ne sait où en Europe centrale. Les mutations du Bronze Final, quelles que soient leurs implications

³⁴ Thèse encore soutenue récemment par Neumaier (1995) et Ruiz Zapatero et Lorrio (1999).

ethniques réelles, ne doivent plus fermer l'horizon du débat linguistique concernant l'origine et l'évolution des langues péninsulaires, ni celles de la famille ibérique, ni celles qui se rattachent à la famille celtique.³⁵

CONCLUSION

Au terme de cet exercice qui pourra paraître artificiel, mais qu'il m'a semblé nécessaire de tenter afin de donner la mesure des difficultés et des limites d'un dialogue entre le discours archéologique et les attentes des linguistes, le bilan est forcément marqué par la prudence et l'expectative. L'hypothèse 1 s'avère peu vraisemblable mais pas impossible; l'hypothèse 2 doit être résolument écartée; les hypothèses 3 et 4 sont plausibles, mais non exemptes d'obstacles. Et l'on ne doit pas oublier que ces quatre hypothèses n'en excluent pas une cinquième : celle d'un changement ou d'un remplacement linguistique graduel qui n'aurait pas laissé de traces dans le registre archéologique...

Faute de compétence, je n'ai pas voulu compléter ce panorama, esquissé du point de vue de l'archéologie, par un examen de la toponymie et de l'anthroponymie prélatine du Bas Aragon. Je me contenterai de noter qu'un des meilleurs spécialistes de la question constate l'absence de traces toponymiques ou anthroponymiques d'une strate linguistique antérieure à l'ibère,³⁶ ce qui suggère que l'implantation de la langue ibère dans cette région devait être relativement ancienne au moment de la conquête romaine. Mais ce n'est qu'un indice parmi d'autres.

Quoi qu'il en soit, l'exemple du Matarraña appelle deux observations. La première, c'est que les explications trop simples sont illusoire ; parce qu'elles sont souvent séduisantes, elles ne peuvent avoir qu'un effet négatif sur la recherche, en hypothéquant ses développements futurs. La seconde, c'est que l'on ne se méfiera jamais assez des risques de confusion entre ce qui relève d'une ibérisation purement technologique (je pense surtout à la poterie) et ce qui relève de l'ibérisation linguistique. Il y a loin des typologies céramiques à la langue que parlait un peuple. Si l'on a du mal à imaginer que des gens qui mangeaient, au VII^e

³⁵ On est à mon avis sur la mauvaise voie quand, pour expliquer l'isolement insulaire du groupe celtophone au centre de l'Espagne préromaine, on veut à tout prix préserver l'idée d'un continuum originel, rompu ensuite pour une raison ou pour une autre. Je crois au contraire qu'une communauté celtique (tribu, peuple ou fraction de peuple) a fort bien pu, à une date et dans des circonstances inconnues, faire une longue route dans le sud-ouest de Europe sans laisser la moindre trace de son passage avant son installation définitive dans l'intérieur de l'Espagne, à condition bien sûr que ce déplacement se soit fait dans un espace de temps relativement bref (Moret 2004, p. 104).

³⁶ Untermann (1996).

siècle, dans de la céramique non tournée (et donc non «ibérique»!) pouvaient être ibérophones, c'est parce que l'usage archéologique a fini par imposer — à tort — une définition restrictive de l'identité ibérique, basée sur des critères technologiques et artistiques dont l'apparition est très tardive par rapport au fait linguistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arteaga, O., Padró, J. et Sanmartí, E. (1990): *El poblado ibérico del Tossal del Moro de Pinyeres (Batea, Terra Alta, Tarragona)*, Barcelona.
- Beltrán Lloris, F., Martín Bueno, M. et Pina Polo, F. (2000): *Roma en la Cuenca Media del Ebro. La Romanización en Aragón*, Zaragoza.
- Beltrán Lloris, M. (1996): *Los Iberos en Aragón*, Zaragoza.
- Benavente, J. A. Marco, F. et Moret, P. (2003): «El Palao de Alcañiz y el Bajo Aragón durante los ss. II y I a.C.», *Archivo Español de Arqueología*, 76, pp. 231-246.
- Benavente, J. A. et Moret, P. (2002): «El poblado ibérico tardío de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel). Un hábitat fortificado del siglo I a.C. en el Bajo Aragón», *I Jornades d'Arqueologia-Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, pp. 221-228.
- Bosch Gimpera, P. (1923): «Les excavacions en el Baix Aragó», *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6, pp. 642-671.
- , (1929): «La civilisation ibérique du Bas-Aragon», *IV^e Congrès international d'archéologie, Exposition internationale de Barcelone*, Barcelona, pp. 5-37.
- Burillo, F. (1989-1990): «La crisis del ibérico antiguo y su incidencia sobre los campos de urnas finales del Bajo Aragón», *Kalathos*, 9-10, pp. 95-124.
- , (1992): «Las necrópolis de época ibérica y el ritual de la muerte en el valle medio del Ebro», *Congreso Nacional de Arqueología Ibérica: Las necrópolis*, Madrid, pp. 563-585.
- , (2001-2002): «Propuesta de una territorialidad étnica para el Bajo Aragón: los ausetanos del Ebro u ositanos», *Kalathos*, 20-21, pp. 159-187.
- Cabré, J. (1984): «San Antonio de Calaceite (Catálogo Monumental de Teruel. Tomo 1)», *Kalathos*, 3-4, pp. 9-49.
- Gorgues, A., Moret, P. et Ruiz-Darasse, C. (2003): «Cinq nouvelles inscriptions sur céramique du Bas Aragon et de la Terra Alta», *Palaeohispanica*, 3, pp. 245-250.
- Gusi, F. (1994-1996): «La distribució territorial del poblament entre els rius Palància i Ebre a la segona meitat del segon mil.lenari», *Gala*, 3-5, pp. 49-57.
- Jacob, P. (1987-1988): «Un doublet dans la géographie livienne de l'Espagne antique: les Ausétans de l'Ebre», *Kalathos*, 7-8, pp. 135-148.

- Lucas Pellicer, M. R. (1982): «El thymiaterion de Calaceite (Teruel)», *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*, 16, pp. 20-28.
- Moret, P. (2001): «El Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel): une maison-tour ibérique du VI^e siècle av. J.-C.», *Madriider Mitteilungen*, 42, pp. 85-101.
- , (2002 a): «Tossal Montañés y La Gessera: ¿residencias aristocráticas del Ibérico Antiguo en la cuenca media del Matarraña?», *I Jornades d'Arqueologia-Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, pp. 65-73.
- , (2002 b): «Reflexiones sobre el período ibérico pleno (siglos V a III a.C.) en el Bajo Aragón y zonas vecinas del curso inferior del Ebro», *I Jornades d'Arqueologia-Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació, Tivissa, 23-24 novembre 2001 (Ilercavònia, 3)*, Tivissa, pp. 111-136.
- , (2004): «Chronique de protohistoire. Celtibères et Celtici d'Hispanie: problèmes de définition et d'identité», *Pallas*, 65, 2004, pp. 99-120.
- Moret, P. et Benavente, J. A. (2000): «Nouvelles recherches sur l'habitat de l'âge du Fer dans la vallée du Matarraña (Bas Aragon)», *Actas do III Congresso de Arqueologia Peninsular*, vol. 5, Porto, pp. 327-344.
- Moret, P., Benavente, J. A. et Gorgues, A. (sous presse): *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdeltormo, Cretas y Calaceite (Teruel), 1995-2001*, Taller de Arqueología de Alcañiz-Casa de Velázquez, Alcañiz.
- Neumaier, J. (1995): «Los Campos de Urnas del sudoeste europeo desde el punto de vista centroeuropeo», *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 5, pp. 53-80.
- Oliver Foix, A. (1994-1996): «Bronze Final - Hierro Antiguo en el sur del Ebro, ¿un período de transición?», *Gala*, 3-5, pp. 219-230.
- Pallarés Salvador, F. (1965): *El poblado Ibérico de San Antonio de Calaceite*, Barcelona.
- Quesada Sanz, F. (1999-2000): «Territorio, etnicidad y cultura material. Estelas “del Bajo Aragón”... en Cataluña nororiental», *Kalathos*, 18-19, pp. 95-106.
- Ruiz Zapatero, G. et Lorrio, A. J. (1999): «Las raíces prehistóricas del mundo celtibérico», *El origen del mundo celtibérico (Molina de Aragón, 1-3 de octubre de 1998)*, ed. J. A. Arenas y M. V. Palacios, Guadalajara, pp. 21-36.
- Sanmartí-Grego, E. (1975): «Las cerámicas finas de importación de los poblados prerromanos del Bajo Aragón (comarca del Matarranya)», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, 2, pp. 87-132.
- , (1978): «Les cultures protohistòriques de la comarca del Matarranya: un estat de la qüestió», *Fonaments*, 1, pp. 121-149.
- , (1984): «Observaciones acerca del poblado ibérico de San Antonio de Calaceite en relación a su funcionalidad rectora en el poblamiento de su área de influencia», *Arqueología Espacial*, 4, Teruel, pp. 161-171.
- Sanmartí-Grego, E. et Padró, J. (1978): «Ensayo de aproximación al fenómeno de la iberización en las comarcas meridionales de Cataluña», *Ampurias*, 38-40, pp. 157-176.

Tramullas, J. et Alfranca, L. M. (1995): «El valle medio del Ebro durante la Primera Edad del Hierro: las destrucciones y abandonos de poblados durante los siglos VI y V a. C. y su relación con los comienzos del mundo ibérico y celtibérico», *Poblamiento celtibérico. III Simposio sobre los Celtiberos (Daroca, 1991)*, Zaragoza, pp. 275-280.

Untermann, J. (1980): *Monumenta Linguarum Hispanicarum, II: Die Inschriften in iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden, Reichert Verlag.

—, (1990): *Monumenta Linguarum Hispanicarum, III: Die iberischen Inschriften aus Spanien, 1: Literaturverzeichnis, Einleitung, Indices ; 2: Die Inschriften*, Wiesbaden, Reichert Verlag.

—, (1996): «La frontera entre las lenguas ibérica y celtibérica en las provincias actuales de Zaragoza y Teruel», *Homenaje a Purificación Atrián*, Teruel, pp. 177-189.

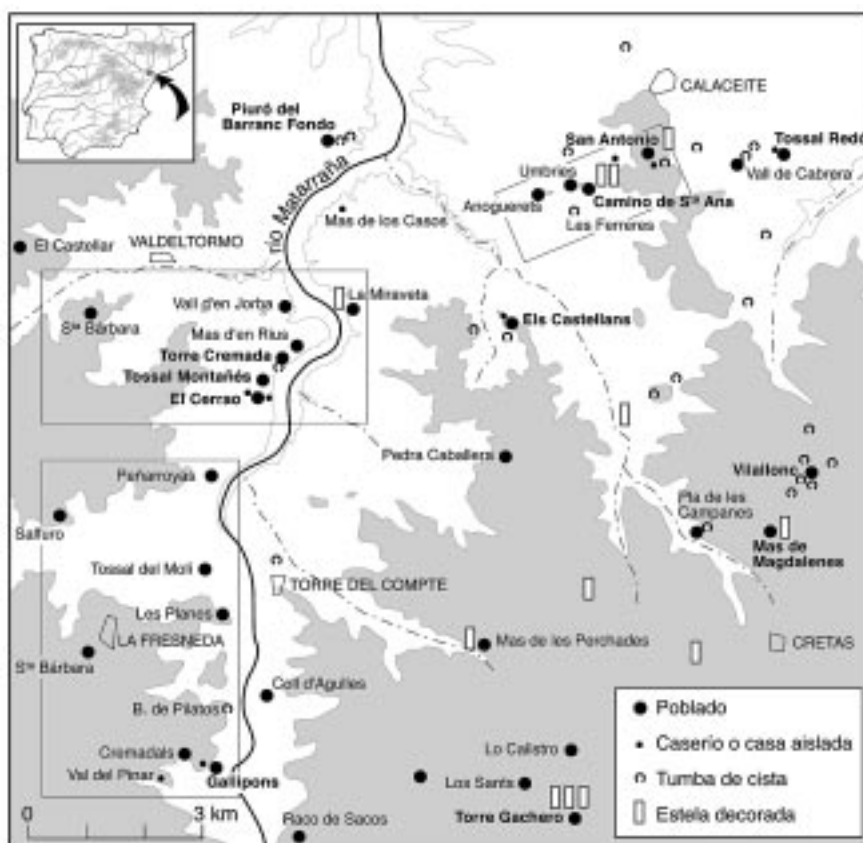


Fig. 1. Localisation des principaux sites de l'âge du Fer dans la moyenne vallée du Matarranya (Bas Aragon). Encadré : zones prospectées entre 1995 et 2001. Grisé : altitudes supérieures à 500 m.

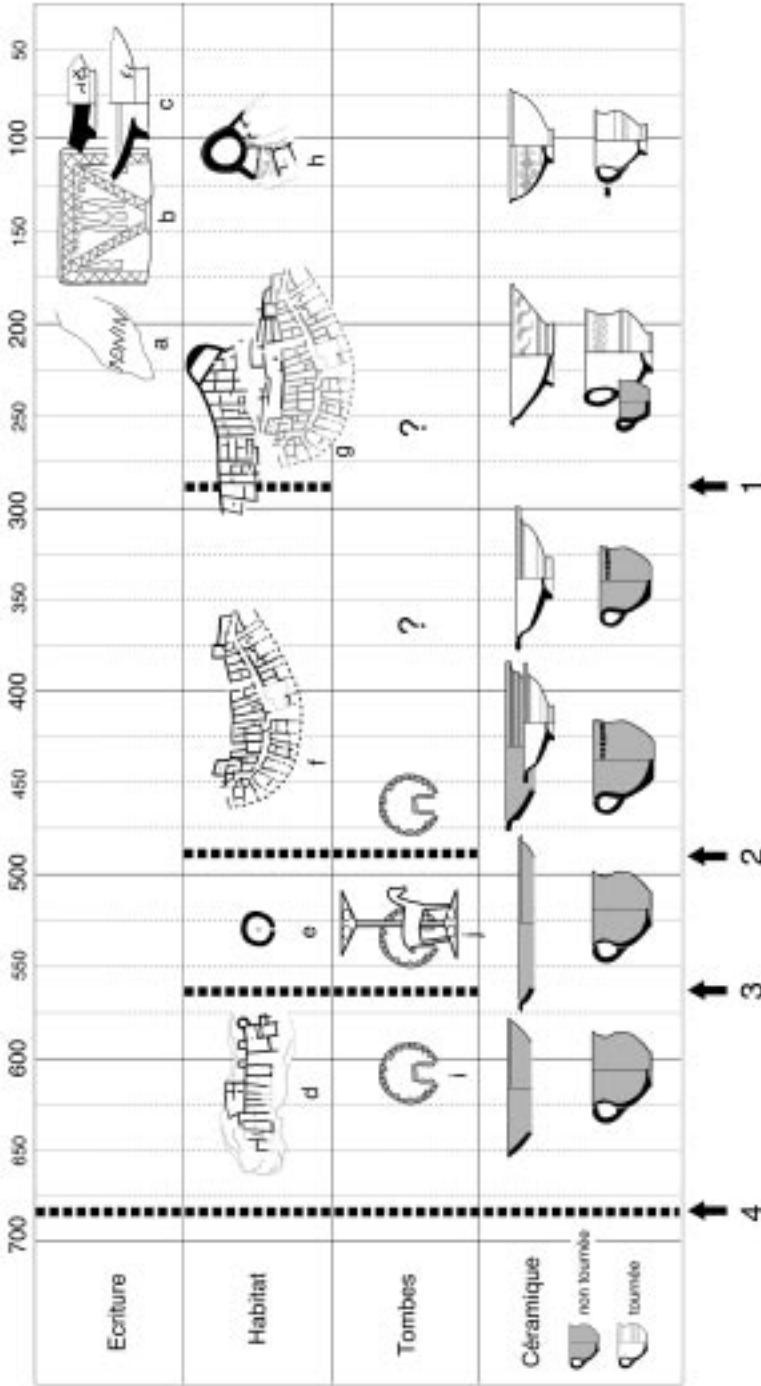


Fig. 2. Frise synoptique de l'évolution de la société de l'âge du Fer dans la moyenne vallée du Matarranya. 1 à 4 (flèches et traits en pointillés) : moments de rupture ou de changement discutés dans le texte. a : inscription de San Antonio de Calaceite (E.11.1) ; b : stèle inscrite de Mas de Madalenes de Cretas (E.10.1) ; c : inscriptions sur céramique de Torre Cremada (Valdeltormo) ; d : village de San Cristóbal de Mazaleón ; e : maison-tour de Tossal Montañés (Valdeltormo) ; f : premier village de San Antonio de Calaceite ; g : agrandissement de San Antonio ; h : secteur fortifié du village de Torre Cremada (Valdeltormo) ; i : figure schématique d'une tombe à ciste du Bas Aragón ; j : support de chaudron zoomorphe de Calaceite.